CONFESSION GÉNÉRALE, IN ARTICULO MORTIS, DE JOSEPH II, EMPEREUR DES ROMAINS,

Décédé, pour le bonheur des Hommes, en Février 1790.

Memento Rex qui a pulvis eſt, & in pulverem reverteris.

A BRUXELLES,
De l'Imprimerie des PATRIOTES.

1790.

CONFESSION GÉNÉRALE DE JOSEPH II.

L'Empereur des Romains, miné depuis nombre d'années, par le mal honteux qui précipita Louis XV dans la tombe, s'apperçut, mais trop tard, qu'un Empereur n'eſt pas plus immortel que le moindre de ſes ſujets. Après avoir épuiſé vainement toutes les reſſources de l'Art, déſeſpéré de mourir victime infecte du libertinage, il fut aſſailli par le cri impérieux des remords. Le ſang de ſes peuples égorgés, maſſacrés par ſes ordres barbares, cria vengeance contre lui au pied du trône de l'Eternel, & ſon ſupplice commença.

Jettant les yeux ſur ſa cruelle & funeſte ſituation, il les leva au Ciel, & adreſſa au Très-Haut, ces ſtériles lamentations, dictées par la terreur & l'effroi.

Grand Dieu! que ſuis-je en ce moment auprès de toi, miſérable & chétive créature! ne m'avois-tu confié l'autorité que pour un criminel & déteſtable uſage? ne m'avois-tu tranſmis le droit de commander aux hommes, que pour être leur tyran & leur bourreau?



ne m'avois-tu placé Chef de la Juſtice, que pour protéger la fraude & l'iniquité ? & ne m'avois-tu exhauſſé du reſte des hommes, que pour les frapper d'un fléau de plus ?

Combien, dans ce moment cruel, ma puiſſance eſt avilie, & ma grandeur abaiſſée! Que n'ai-je toujours eu préſent à la mémoire, ces paroles redoutables : *Memento Rex, quia pulvis eſt, & in pulverem reverteris !*

C'en eſt donc fait, mon ambition, ma férocité, ma cruauté farouche & ſanguinaire, n'ont pu me préſerver de la mort. Je vois autour de moi ſe peindre la ſatisfaction ; elle perce à travers la contenance hypocrite des Courtiſans, & à peine ſerai-je deſcendu dans le ſéjour de la corruption, à peine mon cadavre horrible ſera-t-il la proie des vers rongeurs, que mes Peuples feront retentir les airs de mille cris de joie, & les réjouiſſances publiques apprendront à toute la terre, que l'Empire eſt délivré d'un oppreſſeur & d'un monſtre, & que Joſeph II, l'exécration des hommes, eſt allé rejoindre au ſéjour infernal, les Tibere, Néron, Caligula, Charles IX & Louis XV. Je vois errer ſur ma ſépulture les ſerpens de la rage & de l'abomination, rechercher, ſous un marbre qui va dans ce moment engloutir le tiſſu de mes crimes, mon cœur flétri par les plus exécrables forfaits, pour l'infecter encore de leurs poiſons.

Anéanti, frappé de ces vérités terribles & impoſantes, l'Empereur des Romains déploroit ſa fin, & affectoit une contenance tranquille, tandis que ſon ame bourrelée, tourmentée, déchirée par la ſindereſſe, étoit en proie aux aſſauts d'un repentir tardif & ſuperflu, & d'une affreuſe & coupable attrition.

Ne pouvant ſe diſſimuler que ſa fin étoit proche, & que ſon ame ſouillée d'impuretés, de ſcélérateſſe, alloit pour jamais ſe ſéparer de ſa carcaſſe abjecte & corrompue, il voulut au moins eſſayer de fléchir le Tout-Puiſſant, en s'humiliant publiquement aux yeux de ſes Peuples & des aſſaſſins auxquels il avoit mis le fer à la main pour maſſacrer leurs freres & leurs Concitoyens. Ayant fait approcher l'évêque de Francfort, il lui adreſſa cette confeſſion, qui, recueillie mot à mot de ſa bouche ſacrilége, eſt le plus effrayant tableau d'un Monarque odieux, mépriſé & exécré de la nature entiere.

Aidez-moi, ô mon Pere, à me reconcilier avec l'Etre ſuprême que j'ai outragé, avec mes Peuples, que j'ai tyranniſés ſans relâche; avec l'humanité entiere, que j'ai ſi cruellement opprimée, & avec moi-même, car je n'ai pas de plus grand ennemi. En prononçant l'aveu de mes iniquités, puiſſe ma Confeſſion générale & publique, apprendre aux

hommes à redouter mon exemple! Ils m'abhorreront ſans doute, quoiqu'il me paroiſſe impoſſible de pouvoir ajouter à l'horreur que mon nom ſeul inſpire.

Au ſeul nom de Joſeph II, la conſternation & l'effroi ſe peindront ſur tous les viſages, & ſi quelque choſe peut calmer le déſeſpoir des infortunées victimes de mes atrocités, ce ſera la conſolation de me croire aux enfers tourmenté par les Divinités infernales, & les ſupplices réſervés aux monſtres régnans qui me reſſemblent.

De ſiécles en ſiécles, mon odieuſe mémoire ſera comparée à celles de ces Empereurs, qui ſe ſont immortaliſés par les plus exécrables forfaits; & quand la poſtérité jettera les yeux ſur cette infame chronologie, leurs regards inquiets & frémiſſans chercheront le nom de Joſeph II; les noires Furies en auront tracé les lettres; & les ſymboles du viol, de l'adultere, de l'aſſaſſinat, en un mot, de tous les crimes que la déprédation, l'infamie, l'horreur, la baſſeſſe, peuvent enfanter, ſeront les attributs déposés au buſte du plus criminel & du plus ſcélérat des Empereurs.

Je vais, ô mon Pere, en vous expoſant toutes les indignités dont je me ſuis rendu coupable, forcer les hommes à murmurer contre la Providence, & à l'accuſer d'injuſ-

tice d'avoir laiſſé ſi long-temps ſur la terre un monſtre abreuvé de ſang & de carnage. Prêtez-moi toute votre attention ; ma parole expire ſur mes lèvres impures ; mais, ô mon Pere, ne craignez pas de m'interroger ſur mes crimes, il n'en eſt pas dont je ne ſois coupable.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, mon Pere, que je ſuis l'horreur de la terre, & le courroux des cieux ; j'ai indignement joué l'un & l'autre. Les premieres années de ma jeuneſſe furent conſacrées à l'étude de la politique. Je devins en peu de temps conſommé dans l'art cruel & perfide de tromper les hommes, & de m'en faire adorer, afin de les ſubjuguer avec plus d'avantage.

Héritier de l'ame fourbe & diſſimulée de Marie-Thérеſe, j'appris ſous elle à mentir impudemment à toute une Nation, en affectant une conduite religieuſe & ſévere. J'enveloppai, comme elle, mon cœur d'un triple airain : les circonſtances à la vérité, l'avoient engagé à ſe parer de cet extérieur abuſif; mais moi qui n'avois en vue que d'écraſer les hommes du poids de mon autorité, & de les faire ſervir à mes triomphes iniques & ambitieux, je cachai mes inclinations vicieuſes & criminelles, pour pouvoir un jour les développer au gré de mes affreux deſirs.

En m'accuſant, mon Pere, d'avoir été

toute ma vie l'efclave des paffions les plus ignominieufes & les plus révoltantes, de n'avoir jamais regardé le trône que comme un héritage qui me mettoit à même de me livrer à tous les excès, de n'avoir jamais envifagé mes peuples que comme des efclaves ou comme ces animaux timides qu'on chaffe dans les forêts, d'avoir joui avec la plus vive fatisfaction du barbare plaifir de leur deftruction, d'avoir vu couler fans émotion les flots de leur fang, de les avoir dépouillés, traités avec l'inhumanité la plus féroce, d'avoir introduit le trouble, la guerre, la famine dans les Royaumes où mes perfidies me ménageoient des intelligences, d'avoir gangrené mon cœur par les débauches les plus viles, les plus fales, & les plus furnaturelles, vous n'auriez encore qu'une foible idée des atrocités de Jofeph II. Mais, hélas! mon Pere, je fens que la force m'abandonne; une fueur froide fe répand fur tous mes membres; daignez venir à mon fecours; abandonnez la crainte coupable qu'un Confeffeur de Roi reffent à l'afpect d'un Monarque mourant; defcendez dans ma confcience, interrogez le plus infame des Empereurs, & pour la premiere fois de ma vie, le menfonge impudent ne trahira pas ma réponfe.

Ici l'Empereur fe tut, & l'Evêque de Francfort s'étant recueilli, il s'établit entre eux le colloque fuivant.

Demande. Etes-vous de la religion catholique, apoſtolique & romaine ?

Réponſe. Hélas ! mon pere, non ; & pour vous parler vrai, je ne ſuis d'aucune. L'ambition, la cruauté, la perfidie, l'inhumanité, voilà les dieux que j'ai toujours ſervis. Si j'ai fréquenté les temples du vrai Dieu, j'y ai porté les regards de la jalouſie : oui, moi, mépriſable & odieuſe créature, j'enviois le culte rendu à l'Etre ſuprême ; mon cœur imprégné de rage, auroit voulu lui dérober l'encens qui lui étoit adreſſé, & me ſuggéroit le deſſein inſenſé de m'égaler à lui.

D. Vous vous êtes amuſé de menſonges : en auriez-vous toute votre vie fait uſage ?

R. Ah ! mon pere, que me demandez-vous ? Oui, je me ſuis tellement favoriſé avec ce vice bas & dégradant, qu'en ce moment même où je vous peins l'horreur que je reſſens de mes fautes, je ne ſais trop ſi vous devez croire à mes paroles.

D. Vous vous reprochez l'ambition ?

R. Elle fut toujours ſi criminelle, que ſi la mort n'avoit tranché le fil des jours de Marie-Thérèſe, peut-être aurois-je trempé mes mains parricides dans ſon ſein, pour monter plutôt ſur le trône du deſpotiſme & de la tyrannie, & me raſſaſier des délices d'être impunément barbare.

D. Vous avez proféré le mot terrible d'adultere ?

R. Hélas! combien j'en ai commis! combien de femmes ai-je séduites, entraînées dans l'abîme du désordre, & dans le précipice fangeux de la prostitution! Semblable à David, que la religion traite de saint Roi, que d'Urie, j'ai sacrifié à mes déréglemens; Kaunits, de Ligne, Offenbutel, n'ont dû leur faveur auprès de moi qu'aux attraits de leurs compagnes, que j'ai rendues complices de mes débauches. N'osant assez compter sur ma puissance pour immoler à mon impudicité ces Princes, je semai la division dans leurs augustes ménages : j'y introduisis l'adultere, & fus cause que le dernier de ces trois mourut de chagrin, après avoir fait souffrir à son épouse trop crédule, & séduite par l'éclat imposant de ma grandeur, les tourmens les plus affreux.

D. Comment avez-vous pu vous résoudre à commettre un semblable forfait?

R. Je vous l'ai dit. Un monstre accoutumé à jouer le ciel & les hommes, à badiner avec le crime, est capable de tout: mais, ô mon pere, combien ne frémirez-vous pas, en m'entendant m'accuser des impuretés de ma vie infame! Combien d'innocentes j'ai arraché du sein de leurs familles, pour en faire autant d'objets de ma luxure effrénée! Lorsque je mariois dans ma Cour quelques-uns de ces braves hommes

réduits à ſolliciter mes faveurs, ce qui paroiſſoit aux yeux du vulgaire un acte de juſtice, étoit au contraire la conſommation d'un nouveau crime. Je pouſſois la noirceur au point de leur faire admirer ma généroſité, en mettant dans leurs bras celles de mes plus déréglées concubines dont je voulois me débarraſſer. Non-content de cette déteſtable production, je les rendois enſuite malheureux juſqu'au dernier ſoupir, en leur faiſant paſſer des avis ſecrets de l'opprobre & de l'ignominie dont je les avois couverts; & j'aurois dû expirer mille fois par les mains de ces déſeſpérés, ſi le ciel ne m'eût deſtiné à expirer, rebut de la nature, & aſſailli par le mal infame dont je ſuis dévoré.

D. Allons, mon frere, avouez tout, ayez-en le courage. Je frémis cependant de vous interroger ſur les forfaits dont vous accuſe la voix publique, qui ſouvent eſt celle de Dieu même. On va juſqu'à trouver criminelle votre amitié pour la Reine de France; les plus odieux ſoupçons vous pourſuivent; c'eſt ici le moment terrible de les confirmer, ou de les anéantir : allons, ceſſez de ſoupirer, & dépouillez toute foibleſſe humaine.

R. Ah! mon pere, je verſe des larmes de ſang : cette horreur n'eſt que trop réelle : oui, mon pere, oui, voyez en-moi le plus

affreux des ſcélérats. Du moment que les paſſions ſe développerent en moi, je brûlai pour ma ſœur Antoinette d'une flamme inceſtueuſe; & ſi j'en crois les apparences, plus voluptueuſe que ſenſible, plus luxurieuſe que délicate, ſon ame étoit d'accord avec la mienne. Ainſi que moi, ſortie des flancs impudiques de Marie-Thérеſe, & élevée par une femme capable d'étouffer la voix de la nature & de dompter les préjugés de la raiſon; j'oſe affirmer que ſans doute celui qui tient dans ſes mains la deſtinée des hommes, ne nous permit pas de nous faire l'aveu mutuel de notre ardeur impure. Je ne ſais quel ſentiment ſecret, quelle impulſion divine empêcha le ſoleil d'éclairer cette abomination; mais j'atteſte ici ce même ciel, que, loin d'avoir fait le moindre effort pour la combattre, j'en ai nourri dans mon cœur l'affreux deſſein, & que je me repaiſſois avec délices de l'idée monſtrueuſe de déshonorer un Prince, un Monarque qui n'a pu cependant échapper à ſon horrible deſtin.

D. Mais votre voyage à la Cour de France?

R. N'avoit d'autre but que de combler la meſure de mes perverſités. Oui, mon pere; caché ſous l'extérieur du Comte de Falkenſtein, je me préparois à me débarraſſer de la pompe, pour pénétrer en ſecret chez la Reine de France, pour me ſouiller d'un crime atroce,

& rapporter en Empire l'exemple de la plus inouie des fcélérateffes.

D. Avez-vous été informé du commerce abominable de cette Reine avec fon beau-frere ?

R. Oui fans doute, mon pere; & c'eft encore moi qui ai ourdi cette trame odieufe & criminelle. Je me plaifois à protéger cet incefte affreux; & la ruine d'un Royaume, le défefpoir d'un Monarque outragé, les Français fe baignant mutuellement dans leur propre fang, formoient la perfpective de mes divertiffemens. Je calculois d'avance le produit que je pourrois retirer de cette exécration; & les fommes énormes que j'ai reçues de la Reine de France, étoient autant d'arrhes du capital français que je me propofois d'envahir.

D. Mais quel étoit votre but? qu'en pouviez-vous efpérer ?

R. Celui que Néron avoit, en mettant le feu à la ville de Rome, pour fe procurer le fpectacle d'un incendie; celui d'un furieux qui fe délaffe d'un crime en en commettant un autre; celui d'un fcélérat pour qui les plus délicieux plaifirs auroient été de voir la deftruction générale des Royaumes & de l'Empire, qui auroit élevé fon trône fur des monceaux de morts & de cendres, & qui, de loin, auroit contemplé avec une joie barbare, & favouré avec ivreffe les débris fumans & enfanglantés de fon ouvrage.

D. Eh quoi! vous ne vous repréſentiez pas les larmes de tout un Peuple, l'affliction d'un Roi votre beau-frere, les lamentations, les cris de rage & de déſeſpoir qui ſe feroient élevés contre vous?

R. J'en jouiſſois d'avance. Mon ame meurtriere ne s'eſt jamais épanouie qu'en nourriſſant l'idée de la mort, de l'horreur & du carnage. Le Prince qui, dans ſa fureur aveugle & ſa turpitude, auroit été de même le premier inſtrument de mes abominations, auroit été de même le premier ſacrifice que j'aurois fait aux manes des Français égorgés par ma barbarie. J'aurois avec orgueil préſenté des fers à la France entiere, ou à ſes reſtes palpitans; j'aurois enſuite plongé le poignard dans la gorge de Louis XVI; & contemplant avec le délire du raviſſement, cette malheureuſe victime de ma rage, je lui aurois adreſſé, avec l'expreſſion la plus accablante, ces paroles effroyables d'Etéocle à ſon frere:

> Et pour mourir encore avec plus de regret,
> Traître! ſonge, en mourant, que tu meurs mon ſujet.

D. Quelle barbarie! Après?

R. Peignez-vous tous les crimes & les plus affreuſes atrocités; repréſentez-vous l'artiſan des plus noirs forfaits, l'auteur des viciſſitudes d'un Empire dont j'ai cauſé la décadence, & à ces traits reconnoiſſez Jo-

ſeph II; reconnoiſſez le violateur des loix, le bourreau, l'aſſaſſin de ſes Peuples. Le Brabant eſt encore, au moment où j'expire, le théâtre ſanglant de mes fureurs & de mes atroces exécutions. Tout en vous parlant, mon pere, mes amuſemens barbares ſe retracent à ma penſée. Je vois des enfans arrachés du ſein palpitant de leurs meres, & maſſacrés par une ſoldateſque farouche & impitoyable, des femmes éventrées par les bourreaux ſoumis à mes ordres, les filles violées, des vieillards égorgés, & me maudire à leur dernier ſoupir. Vous le dirai-je, ô mon pere? je ne ſais encore comment définir le ſentiment qui m'agite : vous l'avouerai-je? je crois que c'eſt le plaiſir; je ne puis dompter l'impulſion de ma fureur : oui, je ſens qu'à ſes derniers inſtans, Joſeph II eſt encore ce qu'il a été pendant le cours de ſa vie infame, impie & déréglée, fourbe, fauſſaire, & le monſtre le plus exécrable que l'enfer ait pu vomir.

D. Que la religion vienne au ſecours de votre raiſon égarée; banniſſez ces ſiniſtres penſées.

R. La religion! je la déteſte, je l'abhorre; auſſi ai-je perſécuté ſes Miniſtres avec les tranſports les plus délicieux, & ſi quelque choſe en mourant peut me conſoler de n'avoir pas terminé mes horribles travaux; c'eſt

que je vois la politique en France, travailler à consommer mes forfaits ; je vois d'ici s'allumer les feux de la guerre civile : je vois dans ce pays, en proie aux désordres, de nouveaux tyrans succéder aux anciens ; je vois de nouveaux régimes propager la misere, & introduire la famine ; je vois un Peuple dépouillé, opprimé par lui-même, & périr accablé de tous les maux de l'indigence.

D. Vous vous égarez de plus en plus.

R. Tel est & doit être le sort d'un coupable, à qui tout espoir est ravi. Ah ! que ne puis-je être le témoin de toutes les horreurs dont la France est menacée, & que je lis dans l'avenir ! que ne puis-je me rassasier du plaisir de voir le Royaume déchiré, par les cabales d'une Assemblée perverse ! que ne puis-je lui envoyer un nouveau d'Alton ! que ne puis-je inspirer à la Fayette les sentimens du Maréchal d'Haddik ! que ne puis je lui donner son ame féroce & sanguinaire, & alors expirer de plaisir, en prononçant, j'ai vu la destruction de la France, je meurs content !

D. Est-ce ainsi que vous espérez franchir le courroux du Ciel ?

R. Ah ! mon pere, mon pere ! plaignez un malheureux que le désespoir entraîne, rongé par les douleurs les plus aigues : semblable au scélérat qui expire sous la roue, & souffrant aussi cruellement, sais-je où je

621

ſuis, ce que je penſe ? Les furies m'agitent tour à tour, j'éprouve les tourmens des damnés.

D. Calmez-vous, mon frere, frémiſſez de vos blaſphêmes; humiliez-vous devant le moteur univerſel; ſa grace eſt ouverte à tout; intercédez la Providence, & mourez en paix.

L'abattement, la conſternation ſuccéderent aux tranſports violens de l'Empereur des Romains; il ſe réſigna enfin, & pour la premiere fois, il eut peur que ſon ame ulcérée de tous les vices n'allât à tous les diables.

Joſeph II eſt chez les morts, & emporte avec lui l'exécration publique, malgré toutes les bénédictions que lui a prodiguées un Prélat qui ne les proſtitue qu'à la grandeur, à la puiſſance & à la fortune.

Ah! périſſez! périſſez! monſtres formés pour le malheur des hommes, & rejoignez aux enfers le criminel Joſeph II. N'eſt-il pas bien tems que l'humanité ſouffrante, ſe repoſe de la fatigue des miſeres que vous lui avez fait ſouffrir ?

J'ai lu, par ordre du Comité des Recherches, la Confeſſion *in articulo mortis* de Joſeph II, & n'y ai rien trouvé qui m'ait devoir paru en empêcher l'impreſſion, la diſtribution & le colportage.

J. F. M****.